

LES LISIÈRES DE LA FORÊT

Lauréat de la Bourse Brouillon d'un rêve de la SCAM ✱

Un projet de documentaire
de Gaspard Renault



SHARING
PRODUCTIONS

creating films that move your mind

Contact :



SCRIPTLINE **Gini Lorin - Sales agent** - +33 (0)6 11 99 71 93 - ginilorin.scriptline@gmail.com

SOMMAIRE

Pitch	page 3
Résumé	page 4
Intentions de l'auteur	page 5
Approche narrative	page 11
Éléments de traitement	page 15
Écriture au fil des tournages	page 28
Intention de réalisation	page 29
CV de l'auteur-réalisateur	page 38
Présentation de la production	page 40

PITCH

Alors qu'un chantier d'autoroute l'oblige à relocaliser le refuge pour primates où il a grandi, un jeune bolivien s'interroge sur son choix de vie : répondre aux sirènes d'une vie urbaine et cosmopolite, ou embrasser pleinement son engagement pour la protection des singes et de la forêt tropicale.

Sous le haut parrainage de L'Institut Jane Goodall

Ce film va diffuser un message très important à propos de notre relation au vivant. Il pointe à la fois les dégâts faits à l'environnement ; et il nous envoie un message d'espoir : que nous pouvons vraiment renverser la situation.

Dr. Jane Goodall, DBE

Fondatrice du Jane Goodall Institute

Messagère de la Paix auprès des Nations-Unies



Jane Goodall Institute
France

Bourse Brouillon d'un rêve
de la SCAM 2022

Scam*
*Société civile
des auteurs multimedia

Prix Tillion Rivière
2021



Association française
d'ethnologie et d'anthropologie



RÉSUMÉ

À 25 ans, Rusber est à un nouveau carrefour de sa vie. D'orphelin et enfant des rues, il est devenu un membre indispensable d'un petit refuge pour primates en Bolivie, où Nena, une figure locale de la protection de la nature, l'a adopté lorsqu'il avait huit ans. C'est là qu'il s'est construit, parmi les singes, les appelant volontiers ses frères et sœurs.

Mais devant le refuge, ce qui n'était encore qu'une route à deux voies est en passe de se transformer en véritable autoroute. Alors, pour échapper à l'effervescence urbaine qui menace la tranquillité des animaux, Nena a pris la décision de déménager à l'autre bout du pays, où une terre nouvelle et prometteuse les attend.

Tandis qu'il aide au déménagement de la seule famille qu'il n'a jamais vraiment connue, Rusber tente de finir sa dernière année d'études vétérinaires, pour obtenir enfin son diplôme et pouvoir partir voyager, comme les volontaires du refuge et sa petite amie en France. Mais en ville, de vieilles connaissances le confrontent à la réalité économique bolivienne et à des visions du métier de vétérinaire en opposition totale avec ses convictions. Surtout, les feux de forêt qui ravagent le pays et la fatigue de Nena face à l'histoire qui se répète lui rappellent l'urgence et la nécessité de sa préparation à reprendre son flambeau.

Alors entre la délocalisation du refuge et la fin de ses études, sa loyauté envers Nena et ses rêves d'ailleurs, c'est avec tout ce qui pave son chemin vers l'âge adulte que Rusber va devoir trouver la mesure de son engagement pour les singes et la forêt tropicale.



INTENTIONS DE L'AUTEUR

Le projet de film dont je retrace ici la genèse a pour ambition d'accompagner Rusber, tandis que le refuge pour singes où il a été adopté et élevé doit être entièrement relocalisé, et que son engagement pour la protection du vivant entre en friction avec toutes les aspirations personnelles qu'un jeune bolivien de vingt-cinq ans peut avoir.

LES PREMIERS PAS

J'ai fait la connaissance de Rusber en 2016, à l'aube d'une enquête ethnographique menée à Machia, un petit refuge pour singes et siège d'une des ONG de conservation de la biodiversité les plus importantes de Bolivie. C'est là, à la lisière de la forêt tropicale et d'une des routes les plus fréquentées du pays que j'aperçois pour la première fois ce jeune homme discret, auquel un sourire creusé d'une fossette et une petite taille donnent un air presque toujours enfantin. Un soir, devant la vieille table en bois du café où se concentre la vie conviviale du refuge, je l'observe écouter les volontaires internationaux qui, comme moi, découvrent son univers. Malgré le caractère répétitif d'anecdotes et d'interrogations que Rusber entend certainement de la part de chaque nouvel arrivant, il écoute chacune d'entre elles avec le même intérêt sincère. Il prend peu la parole et, lorsqu'il intervient, c'est pour donner une clé de compréhension bienvenue aux attitudes, grimaces et sons des singes, qui sans cela resteraient mystérieux et opaques. Le lendemain, alors que j'apprends qu'il est reparti en ville où il suit des études vétérinaires, c'est Nena, la direc-

trice du refuge, qui me trace les premiers contours de l'histoire de Rusber : enfant des rues, elle l'a adopté lorsqu'il avait huit ans et l'a depuis élevé dans ce foyer étrange qu'elle a elle-même fondé.

Dès son retour, j'apprends un peu plus à connaître Rusber à travers son métier de soigneur et, de mon inexpérience, je ne peux qu'admirer son aisance. Alors qu'il me faut faire preuve d'une vigilance de tous les instants pour éviter de me faire chipper les portions de nourriture que j'ai soigneusement préparées, Rusber navigue sans crainte au milieu des hordes de capucins roublards qui peuplent les lieux. Là où d'autres risquent de perdre un doigt si ce n'est plus, il semble jouir d'un passe-droit avec l'ensemble des primates, même les plus craintifs. Ainsi, lorsque Villa s'emmêle, c'est Rusber qu'on appelle pour grimper à la cime des arbres et porter secours à ce grand mâle atèle un peu gauche. Lorsqu'il s'agit d'administrer le traitement pour le cœur de Negra, il n'y a que lui qui sache comment déjouer les stratagèmes mis en place par la doyenne simienne du refuge pour éviter de prendre son remède. Son langage corporel, sa capacité à communiquer avec les animaux et la confiance qu'ils lui témoignent, tout chez Rusber semble confirmer les propos de Nena, lorsqu'avec tendresse elle m'en parle comme d'un Mowgli contemporain.

ENTRE ENFERMEMENT ET ATTACHEMENT : LE PARADOXE DU REFUGE

Notre amitié et les premières possibilités d'un film s'enracinent ainsi peu à peu sur ce petit îlot de 35 hectares de forêt dédié à soulager les blessures physiques et psychologiques de primates secourus du trafic illégal international. C'est un univers hybride, où des cages semblent avoir poussé au milieu de la végétation tropicale, où les bruits de la route qui borde le refuge se mêlent à ceux des cris d'animaux et des nuées d'insectes. C'est un endroit où les vétérinaires et soigneurs répètent les mêmes gestes de soin dans la moiteur tropicale, avec l'espoir de libérer des êtres qui n'ont jamais connu que la captivité. En effet, tous ont plus ou moins le même parcours : capturés alors qu'ils sont nourrissons, ils sont extraits de la forêt puis destinés à être vendus sur les marchés clandestins des grandes villes boliviennes, comme animaux de compagnie, de cirque, ou parfois même comme objets sexuels. Puis, s'ils ne sont pas confisqués par les autorités locales, ils sont généralement abandonnés par des propriétaires lassés d'animaux devenus trop encombrants, coûteux à entretenir ou dangereux, et c'est généralement à ce stade que le refuge intervient.

Dès lors qu'ils ont été coupés des liens environnementaux et familiaux nécessaires à leur apprentissage de la vie sauvage, relâcher ces animaux dans la forêt est un processus extrêmement long et incertain, qui nécessite quoiqu'il arrive tout un ensemble de moyens techniques et humains pour qu'ils puissent retrouver leur autonomie. Mais force est de constater que cet objectif relève plus souvent d'une utopie que d'une réalité bien tangible.

En effet, comment réapprendre à un singe à vivre comme tel alors qu'il n'a jamais appris à l'être et lorsqu'on a soit même qu'une idée partielle de ce qui fait réellement un singe ? Comment leur enseigner à se déplacer, se nourrir et communiquer entre eux alors que nous ne partageons pas le même bagage physiologique et cognitif ? En bref, comment restituer à ces animaux marqués au plus profond d'eux-mêmes toute la complexité et la subtilité d'un mode d'existence qui nous est en grande partie étranger ?

Dans ces conditions, je me rends vite à l'évidence que le refuge sert surtout de lieu d'accueil pour des animaux qui, pour la plupart, demeureront toute leur vie dépendant des humains qui s'en occupent.

Ainsi, au lieu d'être un lieu de libération, le refuge m'est apparu comme un dispositif d'attachement entre les espèces.

En effet, les travailleurs nourrissent et soignent les singes, apprenant au passage à les connaître. Ces derniers sont nommés, leurs histoires, leurs personnalités sont mises en avant et vont parfois jusqu'à se confondre avec celles des humains. Bien qu'on ne puisse pas dire qu'ils soient libres, dans l'enceinte du refuge et pour celles et ceux qui s'en occupent, ils ne sont plus uniquement des singes capucins ou araignées, mais deviennent des individus à part entière avec lesquels de nouvelles formes d'être ensemble peuvent grandir.

Cet impossible retour à la vie sauvage et les liens d'attachements qui en résultent constituent le point de départ de mon film. J'ai eu envie de raconter ce lieu et ces animaux parce qu'ils donnent à voir, à l'échelle d'un microcosme, l'histoire d'un rapport au vivant qui transforme les êtres en ressource ou en objets de divertissement, laissant une traînée de trajectoires abîmées sur le bord des routes. Ils révèlent aussi toutes les contradictions d'une utopie écologiste trop souvent impuissante face à ces ruines.



Dès lors, l'idée paradoxale d'un univers qui protège autant qu'il enferme nourrira tout mon regard et mon propos, car elle cristallise l'essence même du refuge, son identité, sa raison d'être, et alimente les doutes de celles et ceux qui le font vivre au quotidien.

UNE FAMILLE LIÉE PAR L'ENGAGEMENT ET LES ÉPREUVES COMMUNES

Cet enjeu, j'ai d'abord pensé le mettre en scène en me focalisant sur Nena. Au premier abord, elle a effectivement tout pour incarner l'héroïne d'un film dans un refuge animalier et l'histoire du pays dans lequel elle est née et a passé toute sa vie. Fille d'un révolutionnaire marxiste proche de Guevara, elle a dix-sept ans lorsqu'elle commence à se soucier du sort des singes mutilés et enchaînés pour faire rire les clients des bars ou décorer les maisons. C'est en croisant le regard d'une femelle atèle abandonnée par ses propriétaires qu'elle dit avoir eu une révélation et avoir décidé de consacrer sa vie à ces animaux.

Malgré l'incompréhension et le rejet de ses parents, elle laisse alors derrière La Paz et ses études de biologie, pour rejoindre le Chapare, une petite province tropicale du piémont andin et y créer le tout premier refuge pour primates du pays, siège d'une organisation pour laquelle elle sacrifie tout le reste : temps libre, amour, sexualité.

Trente ans plus tard, alors qu'elle n'a jamais eu d'enfants biologiques, elle continue de faire office de mère d'adoption pour plusieurs centaines de primates qu'elle appelle volontiers ses « wawas » (bébés en argot bolivien). Elle doit aussi composer avec la dure réalité de son travail et accepter le fait que la plupart des animaux à qui elle porte secours ne retrouveront jamais les moyens de leur autonomie. C'est finalement la grande tragédie de sa vie : sauver les singes d'une cage, pour les remettre dans une autre. Mais face à cette évidence, Nena semble imperméable au doute, elle ne se l'autorise pas. Elle est la clé de voûte sur laquelle repose l'existence même du refuge et sans laquelle tout l'édifice s'effondrerait certainement très rapidement.

Ainsi, à près de cinquante ans, Nena est une femme dont l'engagement a fini par se confondre entièrement avec sa vie. À tel point qu'il est aujourd'hui impossible de séparer ce qui relève de son histoire personnelle de celle de son ONG. En effet, Nena ne cesse de répéter à tout nouveau venu ce qui l'a amenée là et, de toute évidence, le discours se rôde et s'érode pour les besoins de la cause. Paradoxalement, en devenant la caution éthique de son organisation, son passé en arrive à bloquer toute perspective d'évolution pour Nena. Sans renoncer à ce qu'elle soit un personnage central du film, j'ai néanmoins vite pris conscience qu'elle ne pourrait pas en être le cœur. **Et plus mon désir de faire porter le film par un personnage en devenir s'affirmait, plus mon regard s'est focalisé sur Rusber.**

Alors, un jour que je l'accompagne en ville, j'essaye d'en savoir un peu plus sur les circonstances qui l'ont amené au refuge. « Je suis arrivé par pure coïncidence », me déclare-t-il en souriant. Puis il revient posément sur l'alcoolisme de ses parents, l'abandon de son père, l'accident qui tua sa mère sous ses yeux et ses deux années d'errance, de six à huit ans, dans les rues de Cochabamba, la troisième plus grande ville du pays. Il me parle avec humour des petits boulots qu'il faisait pour gagner de quoi manger et me raconte le jour où il s'est endormi dans un bus, avant de se réveiller, émerveillé de découvrir la forêt tropicale par la fenêtre. Il me détaille sa rencontre avec Nena et ses premiers pas avec les singes. J'écoute le récit de ses combats avec les mâles dominants dans la cime des arbres, la peur qu'il avait au début et le sentiment de dette qu'il ressent aujourd'hui envers celles et ceux qui l'ont finalement accepté comme un des leurs.

De retour au refuge, je prends finalement la pleine mesure de l'engagement total dont Rusber fait preuve envers les singes, envers Nena et ce qui se joue de profond pour lui dans ce lieu. Lui-même me le dit : « ces singes, ce sont mes frères, leur itinéraire reflète le mien ». **Pour Rusber, les liens de filiation ne sont donc pas tant une affaire de consanguinité ou de classe d'espèce, qu'une qualité acquise dans les épreuves quotidiennes et le partage d'une histoire commune.** Il incarne aussi le pendant humain de cette prétendue modernité aux conséquences sociales et écologiques désastreuses. Malgré cela, loin de la misanthropie à laquelle on réduit souvent les défenseurs des animaux, il répète, comme Nena avant lui, qu'on ne peut pas prendre soin des animaux si on ne prend pas soin des humains.

Il m'apparaît alors clairement qu'en soignant les singes, c'est sa propre vie que Rusber essaye de définir et que c'est dans cette quête que le film puisera sa force dramaturgique et son universalité thématique. Et ce d'autant plus qu'une nouvelle épreuve s'annonce dans l'histoire du refuge, à un moment charnière de la jeune vie d'adulte de Rusber.

UN PROTAGONISTE À LA CROISÉE DES CHEMINS

En effet, pandémie oblige, l'université a fermé ses portes et il a été contraint de mettre entre parenthèses ses études. Comme la plupart des volontaires, sa petite amie française a dû rentrer au pays, laissant planer dans une fragile relation à distance les promesses d'un éventuel retour. Parallèlement, un chantier d'autoroute a continué son inexorable avancée vers le refuge et celui-ci semble voué à disparaître. Nena a donc pris la décision de relocaliser tout ce petit monde à l'autre bout du pays, où un terrain a pu être acheté grâce aux dons des volontaires. Depuis l'annonce, pour pallier le manque de main-d'œuvre nécessaire au déménagement, Rusber travaille à plein temps dans le refuge.

Fin 2021, je retrouve enfin la Bolivie et Rusber. Lorsque je m'enquiers de ses plans pour l'avenir, il me répond qu'il compte bien terminer sa dernière année d'études, obtenir son diplôme, puis qu'il aimerait partir voyager. En même temps, je sens qu'il peine à s'éloigner des singes et de Nena qui le sollicite chaque jour un peu plus pour faire face à l'accumulation des problèmes qui pèsent sur son organisation. Et comme à son habitude, Rusber les fait passer avant le reste. Le reste, il verra après.

Mais derrière son sourire et sa nonchalance de façade, je sens toutefois que le bouleversement qui s'annonce le trouble et qu'il prend peu à peu conscience des choix qui s'imposent à lui aujourd'hui. En effet, l'université a rouvert ses portes et les cours ont repris. Le déplacement d'un premier groupe de singes a eu lieu, et Rusber a fait partie du voyage. Seule personne en mesure de gérer l'adaptation du groupe à un tel changement, il va devoir passer les prochains mois au plus près des singes afin de mettre en place une nouvelle routine, pour que d'autres après lui puissent prendre le relais. Ensuite, il devra laisser derrière lui la forêt et les singes, traverser le pays pour retrouver la ville et les bancs de l'université.

C'est précisément à cette croisée des chemins – à un moment de sa vie où le monde qu'il connaît subit un bouleversement radical et que des questions d'avenir essentielles se posent – que le film débutera pour révéler les lisières délicates qui relient Rusber à la forêt, à sa mère adoptive, et à une espèce qui, si elle n'est pas la sienne, lui a jusqu'à présent permis de grandir dans le monde des hommes.





APPROCHE NARRATIVE

ENTRE VILLES ET REFUGES

Lorsqu'en 1995, Nena et ses premiers compagnons de route débarquent à Machia, les 35 hectares sur lesquels ils créent le refuge viennent tout juste d'être déclarés parc naturel par la municipalité de Villa Tunari, la petite ville comptoir située juste de l'autre côté de la rivière. À l'époque, les écologistes obtiennent le droit d'occuper certaines zones du parc pour y soigner les animaux sans être dérangés par les visiteurs extérieurs. Le désir récemment renforcé du gouvernement local d'ouvrir les espaces de réhabilitation aux touristes et l'expansion prochaine de la route qui passe juste devant le refuge, ont finalement convaincu Nena d'abandonner le siège historique de son organisation, ainsi que sa maison, et de déplacer les animaux loin du tumulte urbain de Villa Tunari.

Jacj Cuisi, le nouveau refuge, est situé à l'autre bout du pays, à plus de mille kilomètres. Pour se rendre à Rurrenabaque, la ville la plus proche, au moins deux jours de trajet sont nécessaires, sur des routes très souvent impraticables. De là, en 2017, il fallait encore traverser en pirogue d'une rive à l'autre du fleuve Beni, puis faire quarante minutes de piste pour arriver aux quatre cents hectares de forêt du nouveau refuge. Entre-temps, les entreprises de construction chinoises ont terminé le pont au-dessus du fleuve, facilitant l'accès aux collecteurs de bois et aux compagnies pétrolières espagnoles et brésiliennes qui ont commencé l'exploration de leurs concessions dans le parc national Madidi, une des plus grandes réserves de biodiversité au monde, frontalière du refuge.

De Machia à Jacj Cuisi, Nena et Rusber doivent organiser le déplacement d'environ cent cinquante singes capucins et araignées, répartis en plusieurs groupes. Préalablement au déplacement de chaque groupe, les infrastructures nécessaires à leur accueil à Jacj Cuisi doivent être financées et construites avec les moyens du bord. **Mais en plaçant les enjeux de ce déménagement au cœur de la narration, je ne cherche pas à en faire un compte-rendu, c'est une évolution que je souhaite dessiner, celle de Rusber.**

Pour lui, partir de Machia revient à quitter le foyer où Nena l'a adoptée et s'est occupée de lui après la mort de sa mère biologique et deux années passées dans la rue. Jacj Cuisi est perçu comme un nouveau départ, pour le moment loin des troubles urbains qui ont contraint Nena à abandonner le siège de son organisation et sa maison. Mais pour l'avoir déjà vécu, elle connaît plus que tout autre l'épreuve que représente un tel exil et la difficulté de devoir tout reconstruire. Et après plus de trente ans d'engagement, elle commence à montrer des signes de fatigue. Elle se repose d'ailleurs de plus en plus sur Rusber pour organiser le transport et l'installation des animaux. **Ainsi, sans être officiellement annoncé, le déménagement relève aussi d'un passage de relais entre Nena et Rusber.**

Mais alors qu'il tente de terminer ses études à Cochabamba, une ville située à deux jours de voyage de Jacj Cuisi et qu'il rêve de pouvoir partir découvrir le monde au-delà des frontières boliviennes, cette dépendance de Nena à son égard commence également à apparaître comme un obstacle à son émancipation.

Le fait qu'il se retrouve à un tournant de sa vie de jeune adulte, et que se pose la question de son engagement total comme héritier du projet de Nena, s'exprime à travers les aller-retour qu'il effectue entre les deux refuges et les différentes villes où il se rend pour aller en cours, acheter du matériel, rendre visite à des amis, ou faire la fête lors de son jour de congé hebdomadaire. Ces voyages concourent à donner au film un mouvement de pendule, participant au sentiment général que Rusber oscille entre plusieurs mondes.

RUSBER FACE À SES INTERROGATIONS

Ce cheminement, à la fois concret et intérieur entre villes et refuges, est également l'occasion d'une parole intime pour Rusber qui émerge à travers les rencontres qu'il fait.

Nena

Nena arrivera progressivement dans le récit. Elle apparaîtra dans un premier temps dans son rôle de directrice du refuge. Lorsque je lui ai proposé de réaliser un documentaire lors de son déménagement, elle a tout de suite été d'accord. Je pense que mon désir de film a rencontré son envie de garder une

trace de son foyer avant qu'elle ne le quitte. Toutefois, pour aborder son passé, il est indispensable d'en contourner le discours officiel, qui risquerait de nous éloigner d'elle et de ce qui fait la force de son histoire. Or s'il y a bien une personne avec laquelle Nena n'est pas dans une forme de maîtrise communicationnelle, c'est Rusber. Et ce d'autant plus qu'il est aujourd'hui confronté à des choix qu'elle a elle-même dû faire.

C'est donc à travers son rôle de mère adoptive et par le biais des conseils qu'elle peut apporter à Rusber que nous découvrirons plus intimement Nena. Cet aspect de leur relation se déploiera au sein des différents espaces des refuges, lors des dîners entre amis, jusqu'à la cuisine de leur petite maison, unique lieu où ils leur arrivent de se retrouver seuls. Connaissant bien l'immense affection qui les lie, mais aussi leur pudeur, il s'agira d'être attentif aux signes discrets, mais bien réels entre des êtres qui sont familiers l'un de l'autre, mais conservent une certaine distance : des sourires, des regards, des silences aussi, comme ceux qu'ont naturellement ensemble des complices dont l'attachement est visible au-delà de la parole.

Fabio, Boris & Beltran

Beltran fut le vétérinaire de Machia pendant plusieurs années et il y a rencontré sa femme Elena. Aujourd'hui ils habitent avec leurs deux enfants à La Paz, où Beltran travaille au zoo. Fabio et Boris étaient tous les deux à l'université avec Rusber avant que la pandémie n'interrompt leurs études. Depuis, après un stage à Machia, Fabio a réussi à terminer son cursus et a ouvert une clinique pour animaux de compagnie à Cochabamba. Fabio et Beltran ont ainsi en commun d'avoir vécu au refuge et fait le choix de s'en éloigner pour d'autres horizons plus propices à une vie de famille, ou économiquement plus avantageux. Cette émancipation s'est toutefois faite par le biais d'orientations professionnelles dont les éthiques sont en porte-à-faux avec les convictions de Rusber. Quant à Boris, il a interrompu définitivement ses études pour subvenir aux besoins de sa fille de deux ans et avec sa femme, ils espèrent pouvoir émigrer en Espagne.

Par effet de contraste avec la trajectoire de Nena, ces trois personnes avec lesquelles Rusber entretient de forts liens d'amitié ouvrent sur des perspectives différentes de celle qui l'attend au sein du refuge. Ils permettent également de mettre en lumière les préoccupations d'une jeunesse bolivienne urbaine qui doit composer avec la situation économique du pays pour penser son avenir. En organisant des rencontres et des échanges avec eux, il s'agira donc une fois de plus de confronter Rusber aux forces et limites de son propre engagement.

Les volontaires & Ève

La mobilité des Boliviens contraste avec celle des volontaires qui vont et viennent au fil des saisons, principalement d'Europe et des États-Unis. Certains restent quelques semaines, d'autres sont présents depuis plusieurs an-

nées ou reviennent régulièrement. Rusber a grandi auprès d'eux, autant qu'il a grandi auprès des singes, adoptant leurs codes sociaux, leur manière de parler et de s'habiller. Mais tandis que pour les volontaires, l'expérience du refuge et du travail avec les animaux se vit parfois comme un loisir et dispose quoiqu'il arrive d'un horizon temporel limité, pour Rusber elle est constitutive d'un quotidien et d'une identité sociale dont il peut difficilement s'écarter.

C'est aussi parmi les volontaires que Rusber a connu ses premières romances et chagrins d'amour. Avec son visage poupon et une forme de fragilité qui tranchent avec le stéréotype du macho sud-américain, Rusber a toujours disposé d'un certain charme auprès des volontaires étrangères. D'autant plus que son rapport privilégié avec les singes lui donne un avantage dans les jeux de séduction que l'ambiance du refuge – parfois semblable à celle d'une auberge de jeunesse – favorise. Il n'est pas pour autant un don Juan qui multiplie les conquêtes. Au contraire, il aimerait s'installer dans un couple sur la durée. Mais à chaque fois, lorsque la fin du séjour arrive, Rusber regarde impuissant celles qu'il a accompagnées dans leur découverte de la forêt et des animaux s'éloigner vers d'autres horizons. Depuis l'adolescence, son éducation sentimentale s'est ainsi faite de relations aussi intenses qu'éphémères, vécues au rythme des allées et venues des volontaires, et Rusber ne connaît l'amour que sous la menace d'un départ inévitable.

Mais l'été dernier, pour la première fois, Ève sa petite amie française est revenue le voir en Bolivie et depuis ils maintiennent un contact régulier. Il y a quelque chose d'inédit qui émerge pour Rusber dans cette relation à distance, puisqu'elle lui fait entrevoir la possibilité d'un amour durable. À travers leurs conversations téléphoniques ou les messages vocaux qu'ils s'échangent et que Rusber écoute seul, il s'agira de questionner les conditions d'une telle perspective.

J'envisage donc les volontaires et Ève comme un seul personnage dont la fonction principale est double. D'une part, ils permettent, par effet de contraste, de souligner l'expertise de Rusber, lorsqu'il leur explique certains comportements des singes, ou qu'il leur enseigne les ficelles du métier de soigneur. D'autre part, ils lui ouvrent une fenêtre sur un style de vie, un statut socio-économique auquel il n'aura certainement jamais accès s'il décide de consacrer sa vie aux singes, ce qui peut justement le faire douter sur son choix.

L'enjeu ici est de faire ressentir au spectateur qu'entre Rusber et les volontaires, il s'agit à la fois du même monde, celui d'une jeunesse mondialisée, et d'un écart abyssal qui sépare le Nord et le Sud. Lors des dîners et des fêtes, nous irons donc chercher des bribes de discussions sur les voyages des volontaires, que Rusber écoute avidement sans pour autant pouvoir véritablement y participer. Lui et eux se rapprochent, se touchent, ensemble ils flirtent et plaisantent, mais à un moment ou un autre, Rusber se retrouve seul dans une soirée qui se déroule en arrière-plan.

ÉLÉMENTS DE TRAITEMENT

Le récit proposé ci-dessous est en partie construit à partir de souvenirs d'instantanés vécus entre 2016 et 2020, lors de mon enquête ethnographique. D'autres segments sont des retranscriptions substantielles de moments passés lors de deux sessions de repérages, en décembre 2021 à Machia, lors des préparatifs au déplacement d'un premier groupe de singes et en février 2023, en ville et à Machia.

Les séquences proposées sont donc toutes écrites à partir de situations concrètes ou en mesure d'être provoquées. Sans être exhaustif, leur agencement est à prendre comme une proposition plausible de progression narrative, qui demeure néanmoins susceptible d'évoluer en fonction du réel et des conditions de production. L'ensemble ne constitue donc pas un traitement à proprement parler et doit plutôt être abordé comme le récit en pointillé d'un film hypothétique : un enchaînement discontinu de séquences réelles ou espérées, et de vides qui demeurent à combler.



- OUVERTURE -

Un jeune homme d'une vingtaine d'années traverse les rues animées d'une ville sud-américaine et remonte une avenue grouillante de voitures et de bus colorés d'un pas pressé.

Il se faufile au milieu de la masse de véhicules qui bouche un carrefour, passe devant les files d'échoppes et de vendeurs ambulants qui bordent le trottoir, et parvient à atteindre la petite table faisant office de bureau de vente à un syndicat de transport. Il y achète un ticket, puis attend que le minibus soit entièrement rempli et puisse enfin partir.

Assis à l'arrière, coincé entre la fenêtre et une cholita (paysanne bolivienne), il regarde les rues de la périphérie défiler de l'autre côté de la vitre, tandis que l'autoradio fait grésiller la voix nasillarde d'une chanteuse populaire dans l'habitacle.

À mesure que la lumière du soleil tombe, le véhicule laisse derrière lui le paysage urbain et, se faufilant au milieu des camions, il descend les derniers contreforts andins recouverts d'une imposante végétation tropicale.

La nuit est tombée depuis quelque temps déjà lorsque le minibus arrive devant un bâtiment décrépi. En partant, il balaye de ses phares une façade recouverte de peintures d'animaux sauvages et laisse le jeune homme avec le chant des insectes et les ombres de la forêt pour seuls compagnons.



- ACTE I : LE DERNIER REFUGE -

Léo

Comme chaque après-midi durant la saison des pluies, des trombes d'eau se sont mises à tomber et l'humidité qui monte du sol enveloppe la forêt dans la brume.

Les singes araignées se pressent de descendre des branches les plus hautes en glissant le long des cordes tendues entre les arbres comme sur des tyroliennes, pour se réfugier sous les abris disséminés ici et là autour de la clairière.

Assis à l'intérieur de l'enclos aménagé en atelier de travail, Nena et Rusber écoutent une volontaire faire son rapport sur la matinée des singes dans un espagnol approximatif. Cela fait trois jours que Léo n'a pas été aperçu dans la zone et il est fort probable qu'il soit encore une fois allé se joindre à un groupe de singes sauvages dont le territoire borde celui de ceux en réhabilitation.

Nena s'inquiète de l'éventualité où Léo ne serait pas réapparu le jour du départ. Elle ne peut s'empêcher de se mettre à la place du singe s'il revenait et que le reste du groupe était parti. Elle projette sur l'animal sa propre détresse et son chagrin en s'imaginant abandonnée par sa famille.

Derrière son silence, Rusber peine lui aussi à masquer son inquiétude pour Léo.

Un horizon plein d'espoir

À la nuit tombée, tous les travailleurs se réunissent devant le café du refuge. Selon la coutume, l'arrivée ou le départ de nouveaux volontaires est l'occasion de réunir la communauté autour de la vieille table en bois, et pour Nena de remercier toutes celles et ceux qui, année après année, viennent apporter leur aide aux animaux et à son organisation. Avec Rusber pour traduire à ses côtés, le discours est bien rôdé, mais le sentiment de gratitude qu'exprime Nena tout aussi sincère. D'autant plus qu'entre la pandémie, les feux de forêt et maintenant l'élargissement de la route qui passe à quelques mètres de là, les années se succèdent apportant chacune son lot de défis à relever.

« Welcome to Bolivia ! » lance une vétérinaire, déclenchant un rire général, avant que Nena ne termine en souhaitant à tout le monde de passer une bonne soirée et en rappelant de ne pas faire trop de bruit si la fête se prolonge, pour ne pas déranger les singes qui dorment de l'autre côté.

Lors du dîner, Rusber est assis en face d'une jeune volontaire avec laquelle il discute. Comme toujours, la première question qu'il reçoit concerne les cages et la possibilité de libérer les animaux.

Rusber répond avec la tranquillité et les certitudes d'un expert, fort d'arguments qu'il a répétés un nombre incalculable de fois. Il explique ainsi les multiples facteurs qui empêchent les libérations d'animaux.

Conscient du tableau peu reluisant qu'il dresse de la situation, Rusber tente de redonner du sens au séjour de son interlocutrice en lui rappelant qu'avec un peu de patience et beaucoup d'attention elle pourra améliorer le quotidien des singes avec lesquels elle va travailler, apprendre à reconnaître leurs différentes personnalités, à déchiffrer leur langage et peut être à se faire accepter par certains d'entre eux.

Surtout, termine-t-il, le nouveau refuge représente précisément l'espoir de voir un jour une partie des animaux actuellement en cage rejoindre la forêt.

« Comment s'appelle ce refuge » lui demande la nouvelle.

« Jacj Cuisi », répond Rusber, « ce qui signifie la terre des rêves ».

De l'autre côté du bâtiment principal, dans les hauteurs de la forêt, les singes araignées dorment calmement en haut des arbres, bercés par le vent et le bruit lointain des rires des travailleurs du refuge.

Préparatifs

Un peu avant 7h du matin, alors que la lumière du soleil peine encore à passer au-dessus du relief à l'Est du refuge, les volontaires descendent un à un le long de la route, leurs bottes en caoutchouc aux pieds et la mine endormie.

Rusber sort visiblement lui aussi tout juste du lit lorsqu'il traverse la route en direction du café.

Le petit déjeuner avec Nena et les vétérinaires est l'occasion de faire un point sur les principaux chantiers à venir. La priorité de ces dernières semaines est de préparer le déplacement des singes araignées et la liste des tâches à accomplir est encore longue avant le départ : construire les caisses de transports en bois, équiper les enclos de compartiments individuels dans lesquels les singes pourront être anesthésiés, et surtout, entraîner ceux qui n'en ont pas l'habitude à rentrer le soir dans une cage pour y dormir.

Alors dès que son café et ses tartines sont avalés, Rusber file préparer son matériel et monte dans la forêt.

Quarantaine

Il fait presque nuit lorsque Rusber termine de nettoyer le sol fraîchement bétonné sous les cages des capucins. Certains ont déjà pris place dans les demi-pneus suspendus qui leur servent de hamac. D'autres regardent d'un air curieux Rusber qui termine de ranger.

Celui-ci s'arrête et s'accroupit devant la cage de Sterling qui passe ses bras au travers du grillage. Rusber s'en saisit délicatement et caresse la peau imberbe du primate, lui adressant quelques mots de réconfort.

Nena s'approche et s'accroupit également devant l'enclos. Rusber lui demande s'il n'y a vraiment aucune possibilité de libérer ces animaux lorsqu'ils seront arrivés au nouveau refuge.

Attristée, mais certaine de ses arguments, elle répond que non, avant de s'exaspérer en se souvenant des volontaires qui lui reposent tout le temps la même question, qu'elle prend presque comme un reproche.

« Il ne s'agit pas de libérer pour libérer. Ce n'est pas si simple », insiste-t-elle. Puis, comme pour se convaincre une nouvelle fois, elle répète : « pour certains de ces animaux, malheureusement, il n'y a pas d'autres solutions ».

« Que veux-tu qu'on fasse ?! » soupire-t-elle.

Rusber semble incapable de s'y résoudre et préfère croire qu'il y a toujours un espoir de les voir un jour rejoindre la forêt.

N'ayant pas le cœur à le contredire une nouvelle fois, Nena le laisse rêver de liberté.

La question

La journée de travail terminée, Rusber et Nena préparent un dîner en compagnie de Benita, la cuisinière du refuge, de son frère Renaldo et d'Andrea, l'ancienne administratrice venue prêter main-forte le temps d'un week end.



Une fois à table, Andrea interroge Rusber sur ses intentions concernant ses études. Celui-ci hésite, ne sait pas si c'est vraiment utile de les terminer. Il se tourne vers Nena et lui demande si elle-même regrette d'avoir quitté l'université.

« Pour dire vrai, non ! » répond Nena. Elle trouve que la plupart de ses camarades d'université qui ont terminé leurs études ont finalement vécu des vies assez communes. Elle se souvient des conseils de son père qui lui disait de faire quelque chose d'exceptionnel de sa vie. Elle préfère donc avoir fait le choix de l'engagement, malgré les obstacles qu'elle a dû surmonter et les sacrifices qu'elle a dû faire. Elle avoue qu'elle aurait aimé avoir des enfants, mais que c'était incompatible avec sa vie dans le refuge. Et finalement, elle remercie Dieu d'avoir placé Rusber sur son chemin.

Rusber lui demande si elle aurait pensé un jour accomplir tout cela.

Les larmes aux yeux, Nena répond que non, qu'elle n'avait pas du tout prévu de rester trente ans dans la région.

Elle rigole en se souvenant que son père a continué de lui envoyer de l'argent pendant plusieurs mois en croyant qu'elle était encore à l'université.

Négociations

Dans l'atelier, Rusber termine de découper les feuilles d'aluminium qui seront glissées sous les caisses des singes pour y récupérer les excréments lors du voyage. En arrière-plan, les yeux d'un grand singe peint au mur semblent scruter ses gestes.

Dehors, Nena fait les cent pas au téléphone. Elle est en discussion avec le responsable d'un syndicat de transport qui lui annonce que le chauffeur initialement prévu pour le transfert des singes ne pourra finalement pas venir. Dépitée, elle raccroche, non sans avoir exigé le remboursement de l'acompte qu'elle avait versé.

Rendant compte de la discussion à Rusber, elle lui explique que les fortes pluies des derniers jours ont rendu une section de la route impraticable et que le chauffeur ne souhaite pas s'y risquer. Elle suspecte toutefois que la météo soit juste une excuse pour se défaire de leur engagement, au profit d'un autre contrat.

Rusber demande s'il doit tout de même initier la capture des singes, au risque de devoir tout annuler faute de transport et que les animaux ne se laissent plus prendre la fois d'après.

Nena décide de croire en sa bonne étoile et dit à Rusber de se tenir prêt. Elle lui donnera le feu vert dès qu'elle aura trouvé un moyen de transport alternatif.

Ève

Rusber est assis sur un banc en bois, faisant dos aux premiers reliefs andins qui se dressent à l'horizon. Il appelle sa petite amie française au téléphone.

Ils se remémorent l'été qu'ils ont passé ensemble à voyager en Bolivie. Ils se souviennent de leur visite du salar d'Uyuni et rigolent en racontant des anecdotes de leur ascension difficile du Huayna Potosi.

Eve est heureuse de faire sa deuxième année d'études vétérinaires en Espagne. Mais elle avoue beaucoup penser à son temps passé au refuge, à la forêt et aux animaux. « Toi aussi tu me manques ! », lâche-t-elle d'un coup.

Rusber reste silencieux. Il change de sujet et annonce avoir pris la décision de reprendre ses études. Il trouve dommage de ne pas terminer, alors qu'il ne lui reste qu'un semestre et se rappelle que la finalité est de pouvoir aider les singes, autrement qu'en tant que soigneur.

Eve se réjouit d'apprendre la nouvelle et félicite Rusber. Elle lui demande s'il a annoncé la nouvelle à Nena.

« Pas encore », répond Rusber avec un sourire.

Fantômes

Le départ des singes araignées a laissé un vide là où le groupe avait l'habitude de vivre. Les enclos ont été démontés et le matériel récupéré pour le nouveau refuge. Nena & Rusber font une dernière inspection.

Rusber remarque que le grand arbre sur lequel Octavio avait sa maison est tombé pile à l'endroit où se situait l'atelier. Nena y voit un signe qu'il était temps de partir.

Tous les deux s'étonnent de la vitesse à laquelle la végétation a repris ses droits. Rusber demande à Nena s'il n'a pas fallu que les vieux arbres tombent pour que les jeunes puissent avoir suffisamment de lumière pour grandir. Elle sourit et s'éloigne, distraite par son téléphone qui sonne.

Rusber s'attarde seul un instant. En partant, il jette un dernier regard vers la clairière puis disparaît, dans la végétation.

Au loin, l'écho des chauffeurs de minibus qui appellent leurs passagers remonte depuis l'autre côté de la rivière : « Cochabamba, cochabamba, cochabamba ! »



- ACTE II : D'AUTRES HORIZONS -

Cours d'éthique

Assis au fond d'une salle de classe, Rusber écoute d'un air distrait le professeur faire son cours sur le bien-être animal dans une ferme d'élevage bovin.

Autour de lui les autres étudiants notent avec soin les différentes consignes à respecter pour l'élaboration d'un protocole de suivi vétérinaire.

L'enseignant rappelle qu'au sein de chaque groupe, tous les étudiants devront réaliser des opérations chirurgicales sur des animaux de différentes tailles. À tour de rôle, ils seront évalués sur leur capacité à diriger et à assister leurs camarades lors des actes médicaux, mais surtout à assurer collectivement le diagnostic et le suivi des bêtes.

Tandis que les groupes se forment, Rusber regarde les arbres par la fenêtre.

La clinique

Rusber rend visite à Fabio dans sa nouvelle clinique vétérinaire. Pendant qu'il visite les lieux, Rusber prend des nouvelles de son ami qu'il n'a pas vu depuis qu'il était venu faire son stage d'études au refuge.

Fabio explique qu'après la réouverture de l'université, il a réussi à valider sa dernière année et obtenir son diplôme. Après quelques contrats courts, il a finalement pu ouvrir sa clinique pour animaux de compagnie.

Rusber s'interroge sur sa propre capacité à travailler avec d'autres animaux que des primates.

Fabio se souvient de l'excitation qu'il avait à travailler avec les singes, de l'ambiance et des fêtes au refuge. Il confie qu'il aurait aimé continuer dans ce genre de domaine, mais que les opportunités sont trop rares et les salaires trop bas pour qu'il puisse l'envisager. Aujourd'hui, même si son travail ne correspond pas exactement à la vision qu'il se faisait initialement du métier, il gagne suffisamment bien sa vie pour s'en satisfaire et il envisage même de partir à l'étranger.

Rusber lui demande s'il a prévu de rendre visite à Lisa, la volontaire française avec qui il a eu une relation amoureuse durant plusieurs mois. Fabio répond qu'il n'a pas eu de nouvelles depuis quelque temps, que la distance a eu raison de leur histoire.

Au zoo & en famille

Rusber traverse les allées d'un zoo, s'arrêtant ici et là devant les animaux exposés. Un vieux singe-araignée retient son attention et les deux échangent un long regard silencieux par-delà la vitrine qui les sépare.

Luis, un homme d'une quarantaine d'années, rejoint Rusber et, après l'avoir chaleureusement accueilli, lui propose de lui montrer les coulisses du zoo.

Tandis qu'ils visitent les locaux, Luis évoque les difficultés qu'il rencontre dans le cadre du projet de réintroduction de condors sur lequel il travaille actuellement.

Après le zoo, Rusber retrouve Luis, sa femme et leurs deux enfants pour dîner dans leur appartement de La Paz. Luis et Elena se souviennent avec nostalgie de leur rencontre au refuge, et du temps qu'ils y ont passé à travailler, lui comme vétérinaire, elle comme biologiste, ainsi que des animaux dont ils se sont occupés.

Rusber leur demande ce qui les a motivés à quitter le refuge.

Luis répond qu'il ne s'imaginait pas pouvoir y élever leurs enfants. Les horaires de travail, l'incertitude financière et l'isolement les ont convaincus de retourner s'installer en ville, même si la vie en communauté et les singes leur manquent terriblement.

Le voyant jouer avec leurs enfants, ils demandent à Rusber s'il aimerait un jour en avoir. Il répond qu'il n'y pense pas trop à ce stade de sa vie, mais que s'il devait en avoir, il aimerait que ça soit par adoption.

L'espoir d'un retour

Rusber est seul dans une chambre, le dos posé contre un mur en parpaings. L'air nostalgique, il fait défiler des photos des singes sur son téléphone.

Il reçoit un message vocal d'Eve, qui lui donne des nouvelles de ses études en Espagne. Elle a réussi ses examens et validé une année de plus. Elle lui annonce qu'elle aimerait venir faire un stage en Bolivie, si possible à Jacj Cuisi.

Le visage illuminé par la lumière de son smartphone, Rusber sourit à l'idée qu'elle puisse revenir. Il enregistre sa réponse en message vocal. Il la félicite et lui demande si elle a déjà prévu des dates pour son retour. Puis, il lui annonce qu'il va lui aussi bientôt devoir retourner à Jacj Cuisi, car Nena manque de travailleurs pour s'occuper des singes-araignées et préparer l'arrivée d'un nouveau groupe.





- ACTE III : LA TERRE DES RÊVES -

Miki & Esperanzo

Les rayons de lumière traversent la canopée, illuminant la forêt et les singes-araignées qui se prélassent au soleil. Esperanzo, un grand mâle, se fait épouiller par plusieurs femelles qui se pressent contre son dos.

Miki, lui, se tient seul à l'écart des autres membres du groupe. Il a le visage complètement défiguré et, là où devrait être son nez, seuls demeurent deux trous pour lui permettre de respirer.

Non loin de là, Rusber et une volontaire sont en train de nettoyer les restes de nourriture tombés au sol. Tout en gardant un œil sur l'activité des singes, à la demande de sa partenaire de travail, Rusber raconte l'histoire des blessures de Miki.

À l'époque, Esperanzo s'était allié à un autre jeune mâle pour revendiquer la position hiérarchique dominante occupée par Miki. Alors, un jour que Rusber travaillait dans une autre zone du refuge, le volontaire qui assurait la routine auprès des singes l'appela, pris de panique, pour lui dire qu'Esperanzo et son complice s'attaquaient à Miki. Guidé par le cri des singes, Rusber traversa la forêt en urgence. Et lorsqu'il les retrouva enfin sur les berges de la rivière, Miki n'était déjà plus qu'une loque ensanglantée.

Rusber estime que s'il n'avait pas réussi à faire fuir Esperanzo, Miki serait très certainement mort ce jour-là. Au lieu de cela, il passa plusieurs semaines à la clinique vétérinaire et, lorsqu'enfin il fut remis de ses blessures, il fut réintégré à son groupe, même s'il n'y occupe plus la place de chef.

Tandis que Rusber et la volontaire terminent de ranger, Miki profite de l'absence des autres singes pour récupérer les restes d'un repas laissé de côté.

Une invitation

La nuit est tombée et les arbres projettent leurs ombres sur la clairière du Mirador. Rusber a décidé d'y passer la nuit afin de s'assurer que les singes capucins ne puissent pas s'échapper des enclos où ils ont été placés suite à leur arrivée.

Paniqués par ce changement d'environnement, les primates secouent de toute leur force leurs enclos, mordent le grillage et tentent d'y ouvrir des brèches avec leurs doigts.

D'une voix douce et rassurante, Rusber essaye tant bien que mal de les tranquilliser.

Plus tard, il termine de s'installer un couchage de fortune dans l'atelier qui surplombe la clairière. Allongé sur le banc, il sort son téléphone et écoute le dernier message audio d'Ève.

Elle n'aura finalement pas l'occasion de revenir en Bolivie. Elle ira faire un stage en Argentine, mais elle propose de lui payer le billet pour qu'il puisse venir la voir quand il pourra.

Rusber demeure dubitatif. Sans savoir quoi répondre, il éteint son téléphone et se retourne sur son lit de fortune.

De leur côté, les capucins semblent finalement s'être résignés et dorment en boule dans leurs hamacs.

Portrait de famille

Rusber et Nena ouvrent les enclos de nuit des singes araignées. Tandis que certains sortent en escaladant le grillage, Negra se précipite sur les épaules de Nena et lui enlace le cou de ses longs membres. Nena rigole et se penche en avant pour lui indiquer de descendre.

Nena et Rusber avancent dans la forêt, accompagnés des singes-araignées qui les suivent en se balançant de branche en branche.

Ils s'arrêtent et sourient en observant le groupe s'épanouir librement dans les hauteurs tout autour d'eux.

Arrivée à une clairière surplombant la vallée en contrebas, Nena s'assied, visiblement fatiguée de cette longue promenade. Negra en profite pour s'allonger sur ses genoux et lui prend les mains pour lui indiquer qu'elle veut des caresses.

Rusber, souriant, reste debout, appuyé contre un arbre. Lola, la petite dernière du groupe descend maladroitement le long de l'arbre et s'installe sur son épaule.

Nena se remémore le jour où elle a vu Rusber, son sac à dos sur l'épaule, sur le point de s'avancer sur le pont qui traverse la rivière devant le refuge. Il venait tout juste de se faire mettre à la porte par l'homme qui l'hébergeait et s'appêtait à retourner vivre en ville.

Lui se souvient des mots que Nena a prononcés ce jour-là lorsqu'elle lui a proposé de rester vivre au refuge : « Tu sais Rusber, peut être que je ne pourrai pas toujours te donner l'attention que tu mérites. Il y a beaucoup d'autres orphelins ici dont je dois m'occuper. Mais si tu m'aides et que tu les aides, tu verras que tu oublieras ton chagrin. »

Nena peine à retenir ses larmes. Elle s'en veut de trop lui en demander et regrette qu'il n'ait toujours pas pu terminer ses études.

Rusber la réconforte en lui disant qu'elle lui a offert la possibilité d'avoir le choix.

Au-dessus d'eux, les singes-araignées se prélassent à la lumière du soleil, tournés vers l'horizon.



L'ÉCRITURE AU FIL DES TOURNAGES

Parce que les questionnements qui travaillent Rusber s'inscrivent dans un processus qui suit son cours depuis plusieurs années, je suis confiant que, quelles que soient les contingences du réel, la dramaturgie exposée dans ce dossier continuera son œuvre, au moins tant que le déménagement du refuge ne sera pas encore achevé. Et il s'inscrit sur une période qui promet d'être longue.

Toutefois, dans un pays où l'imprévu est la norme, l'écriture du film devra continuellement s'adapter au rythme et aux aléas de la vie bolivienne, au calendrier d'une ONG aux ressources limitées et aux conséquences que tous ces éléments peuvent avoir sur les décisions et la trajectoire de Rusber. Qu'à cela ne tienne, **c'est toujours la question de sa loyauté envers Nena, de son sentiment de dette envers les singes, et du pas de côté qu'il fera, ou pas, par rapport à la cause des animaux et aux refuges qui demeurera le cœur de cette histoire.**

Cet arc narratif nous amènera jusqu'à une dernière séquence qui demeure encore à écrire, mais au cours de laquelle le choix de Rusber concernant son avenir devra clairement apparaître. Bien que cette issue soit encore impossible à prédire, et c'est d'ailleurs ce qui fait toute la beauté de l'écriture documentaire, elle sera amenée comme un adieu à l'enfance, un nouveau départ pour Rusber, et ce peu importe le chemin qu'il décide d'emprunter.





INTENTIONS DE RÉALISATION

FILMER UN RAPPORT AU VIVANT

À l'époque des grands bouleversements écologiques, des crises systémiques et de l'érosion de la biodiversité, interroger notre rapport au vivant est devenu, sinon une évidence, une nécessité. Mais je ne souhaite aucunement le faire de manière didactique ou théorique. Ce film ne sera pas un manifeste pour la protection animale, pas plus qu'il n'empruntera le ton culpabilisant de la plupart des films sur l'environnement, si tant est que cela soit un genre. Les films dans lesquels je me reconnais fondent leur capacité à questionner le monde sur la puissance suggestive d'un langage cinématographique qui se passe des discours de spécialistes et des commentaires additionnels. Ils s'appuient sur une grammaire qui tend à l'économie de plans, attentive au cadre et au son afin de mettre en valeur un protagoniste qui forge son devenir au fil des rencontres qu'il fait et des épreuves qu'il traverse.

L'histoire de Rusber m'a tout de suite attiré précisément parce qu'elle permet, par le biais d'un récit incarné et intime, de révéler et de mettre en doute les oppositions les plus constitutives de notre rapport au vivant : humanité/animalité, sauvage/domestique, protection/exploitation.

Dès lors, il s'agira de restituer les péripéties de Rusber dans une mise en scène qui joue sur les similitudes et les oppositions entre la forêt et la ville, les singes et les humains, les cages et les maisons. Cela se traduit d'abord par

une certaine liberté de filmer. Je souhaite ainsi m'autoriser à pouvoir passer d'une caméra mobile, sensible aux aléas et soubresauts de la vie de Rusber, à des respirations impressionnistes laissant aux environnements qu'il traverse le temps de s'installer dans l'espace perceptif du spectateur. Le choix du 1.85 comme ratio d'image va également dans ce sens, puisqu'il nous ramène à une iconographie paysagère indissociable de l'idée de la nature comme une entité objectivée, délimitée, susceptible d'être protégée ou exploitée. Dans le même esprit, le support numérique s'impose autant par une économie de tournage restreinte, que parce qu'il correspond à une certaine technologie de la modernité.

Formellement, deux grands motifs s'opposeront : la ville et le refuge, comme les deux faces indissociables d'un même rapport au vivant qui a fait des êtres humains les gestionnaires – tantôt bienveillants, tantôt hostiles – de la nature et de ses habitants. En naviguant entre ces deux pôles, Rusber sera amené à s'interroger sur son passé, sur sa relation avec les singes et sur la possibilité de suivre d'autres chemins que celui tracé par Nena.

D'un refuge à l'autre : où la liberté passe par l'enfermement

Que ce soit à Machia ou à Jacj Cuisi, l'organisation spatiale des refuges suit un même schéma. En bordure de forêt se trouve le camp de base, avec le bureau de l'administration, les logements de travailleurs et la cantine. C'est aussi le point de départ dans l'itinéraire de réintroduction des primates, avec la clinique vétérinaire où ils sont examinés lorsqu'ils arrivent, et la quarantaine, où ils sont placés en observation afin d'évaluer leur potentiel à être réintroduits. En quarantaine, on trouve aussi les gueules cassées, les singes les plus habitués au contact humain, ceux pour lesquels la possibilité d'être un jour libéré est quasiment nulle. Ils vivent en permanence en cage individuelle. À cela s'ajoute une préoccupation pour l'hygiène qui devient parfois absurde étant donnée l'humidité ambiante. La promiscuité et l'artificialité de cet espace, la taille des enclos, le cri des animaux et le bruit du métal qu'ils secouent à la moindre excitation donnent à la quarantaine une ambiance de prison.

C'est dans les hauteurs de la forêt qu'il faut s'aventurer pour trouver les zones de réintroduction. Autour d'une clairière centrale, des enclos sont prévus pour accueillir d'éventuels nouveaux arrivants. Ils y demeurent plus ou moins longtemps, afin que le reste du groupe évoluant librement s'habitue à leur présence. De longs câbles tendus entre les arbres et auxquels les animaux sont reliés via des longes permettent après la cage un niveau d'autonomie supplémentaire. Enfin, si les conditions sont réunies et que le groupe les accepte, ils pourront être entièrement libérés de leurs contraintes. Tous sont néanmoins dépendants des humains pour leur alimentation, qui leur distribuent quotidiennement des portions de fruits et légumes via des plateaux en aluminium hissés dans les branches des arbres, ou glissés à l'intérieur des cages.

Cet univers hybride est le jardin de Rusber. Lorsqu'il y est, tel un petit prince dans son royaume de bric et de broc, il passe ses journées à naviguer au cœur d'un labyrinthe de forêts et de cages, afin de subvenir aux besoins et d'améliorer le quotidien des singes, avec les autres travailleurs des refuges. Ce sont les situations de ce quotidien qui constituent la matière filmique première du film. C'est pourquoi je veux, lors du tournage, être au plus près du mouvement de Rusber, faire entrer le spectateur dans son sillage, pour qu'il puisse découvrir les différents espaces des refuges à travers son cheminement et les péripéties qui animent ses heures de travail auprès des primates, tout au long du jour et parfois même de nuit.

Tandis qu'il travaille, à travers les choix de cadrage, cages, forêt et animaux seront mis à profit afin de souligner l'essence paradoxale de lieux qui protègent autant qu'ils enferment et la tension entre l'engagement et l'envie d'ailleurs de Rusber. Lorsqu'il est en quarantaine par exemple, l'utilisation du grillage en amorce, un cadre serré et l'absence d'horizon participeront à donner un sentiment d'enfermement. Au contraire, dans les hauteurs de la forêt, des plans larges de Rusber escaladant la cime des arbres permettront des respirations empreintes d'un sentiment de liberté.

À Machia, nous privilégierons des séquences tournées entre chien et loup et utiliserons la brume et les averses tropicales pour donner au spectateur la sensation d'un monde qui se délite peu à peu et pour teinter le récit de la même nostalgie qui habite Rusber et Nena lorsqu'ils évoquent leur départ. Par contraste, les images tournées à Jacj Cuisi lors des journées ensoleillées donneront lieu à des séquences plus lumineuses, porteuses du même espoir que représente ce nouveau lieu, même s'il demeure fragile.



Les singes : entre gestes de soin et regards caméra

Tantôt quasi humains, tantôt bêtes sauvages, depuis toujours ce sont les singes qui posent le plus efficacement la question de la distinction humaine. Entre les capucins et les atèles, ils sont plus d'une centaine à habiter les deux refuges dans des conditions d'autonomie différentes, et la vie humaine évolue autour de leurs besoins.

Signifier cette proximité implique d'être attentif aux détails du métier de soigneur : nettoyer, nourrir, soigner, réparer, et aux singes qui reçoivent ces soins. À travers l'utilisation d'une longue focale, il s'agira de favoriser les points de contact concrets entre les deux espèces : des regards qui se croisent, des mains qui se touchent, les sons proches des singes qui respirent fortement, mangent et sifflent. L'enjeu de ces séquences est de faire sentir au spectateur que les gestes qui se répètent quotidiennement sont à la base des liens d'attachement entre Rusber et les singes.

Cette proximité se fera également sentir à travers les discussions qui animent la vie au refuge. Lorsque Rusber et les volontaires sont en train de travailler par exemple. Les cages qui leur font office d'atelier sont notamment des lieux où émerge une parole spontanée : des anecdotes sur tel animal, des interrogations sur le comportement d'un autre, nous permettrons de découvrir plus en détail Miki, Sterling, Pambo, Marucha et les autres. Si l'opportunité surgit, nous pourrons aussi suivre une partie du processus de réhabilitation d'un singe en particulier. Mais c'est surtout par la multiplication des situations et des individualités que nous prendrons la mesure de la diversité des personnalités et histoires simiennes.

Une autre manière d'appréhender leurs histoires passera par l'utilisation régulière de plans fixes et frontaux, montrant les singes et leurs différentes conditions de réhabilitation. Cette série de portrait ne donnera lieu à aucune idéalisation et à aucun moment nous ne tenterons de masquer les dispositifs de captivité ou les cicatrices physiques et psychologiques des singes. Au contraire, nous nous appuierons sur leur force suggestive. Une cage, un collier autour du cou, un corps mutilé suffisent pour raconter leur histoire, sans qu'il soit besoin de rentrer dans des détails parfois sordides.

Il s'agira enfin de jouer sur les regards caméra pour interpeller le spectateur. L'effet que provoque le regard des singes est un thème récurrent dans les récits de celles et ceux qui le croisent. Nena, par exemple, raconte volontiers le souvenir précis du jour où elle est tombée en larmes en accrochant les yeux implorants d'une femelle atèle. Selon ses dires, c'est à travers ce regard qu'elle a ressenti pour la première fois l'étendue du spectre émotionnel de ces animaux et qu'elle a décidé de leur consacrer sa vie. Tout l'enjeu sera précisément que le spectateur puisse faire l'expérience de cette altérité parente et de le faire s'interroger sur sa propre humanité.

Enfin, d'autres images de singes viendront ponctuer les scènes où Rusber voyage, sur un registre plus expérimental. Bénéficiant d'un traitement plastique qui les distingue des autres, par un jeu sur la vitesse d'obturation par exemple, ou l'utilisation de filtres, elles apparaîtront en surimpression avec des images de la forêt et de la route. Lorsque Rusber s'endort au fond des bus, elles permettront ainsi de l'accompagner dans ses pensées et de signifier visuellement le brouillage des frontières entre les univers qu'il traverse.

La ville ou les mirages cosmopolites

En tant que deuxième grand motif du film, l'environnement urbain des villes que Rusber traverse, lorsqu'il va en cours ou rendre visite à ses amis, sera également utilisé pour sa nature ambivalente. Là, loin du refuge et de ses contraintes, Rusber peut faire l'expérience d'une certaine forme d'indépendance, rencontrer des amis, faire la fête et explorer d'autres avenir possibles que celui auquel il semble destiné. En même temps, il doit faire face à la dure réalité économique qui pèse sur la jeunesse bolivienne et sur ses rêves d'ailleurs. De plus, lors de ses cours à l'université, en apprenant son métier sur des animaux de rente, Rusber doit confronter ses propres convictions éthiques avec celles de l'agrobusiness.

En contraste avec le refuge où Rusber est dans son élément, la ville est donc pensée comme un espace de solitude, malgré son caractère fourmillant.

Il s'agira donc d'isoler Rusber dans la masse et le tumulte urbain, que ce soit à l'université, lors des parties de billard ou de foot entre amis, ou lorsqu'il marche dans les rues. À la faveur de cadres au sein desquels Rusber sera autant que possible dans un groupe (les étudiants, ses amis, la foule dans la rue), ou dans une position d'écoute (face au professeur, face au conseiller d'orientation), l'enjeu sera de faire ressortir son côté fragile, encore enfantin.



UNE PAROLE PROVOQUÉE, MAIS LIBRE

Le fait de ne pas vouloir intervenir en tant que personnage dans le film impose de faire émerger la parole de Rusber, sans mon intervention directe pendant les prises. Pour cela, je compte mettre en scène des échanges, à l'intérieur et en dehors du refuge, avec quelques personnes que j'ai déjà identifiées et qui permettront de mettre Rusber en situation de réflexivité. Afin d'orienter les discussions, en amont du tournage des différentes séquences, j'informerai séparément Rusber et ses interlocuteurs des sujets et problématiques que je souhaite qu'ils abordent, tout en leur laissant une marge de manœuvre suffisante pour ne pas contraindre leur spontanéité.

Des repérages techniques effectués en équipe en février 2023 m'ont permis de mettre à l'épreuve ce dispositif et d'en vérifier l'efficacité. Surtout, j'ai pu témoigner de la disponibilité de Rusber et de son adhésion aux intentions du film : condition éthique autant qu'artistique à sa réalisation.

En dehors des moments de tournage, il pose beaucoup de questions à l'équipe technique, il s'intéresse énormément à la caméra et je sens qu'il aime qu'elle soit braquée sur lui. Lui et moi discutons beaucoup en amont de chacune des séquences que nous nous apprêtons à tourner. Je lui fais part de mes intentions et des thèmes que je souhaite qu'il aborde en fonction de la personne qu'il a en face de lui et du lieu où il se trouve. Lorsque je fais fausse route, ou qu'il ne se sent pas à l'aise, quand il s'agit d'aborder son passé par exemple, il n'hésite pas à me le dire. Dans ce cas, nous essayons ensemble d'aborder le sujet de manière moins frontale, ou de trouver une autre direction à la scène.

Une fois le cadre posé et l'enregistrement lancé, les premières minutes sont généralement teintées de nervosité et relèvent de la communication. Il faut attendre, couper, rediscuter, bouger la caméra, puis reprendre. Une fois le discours officiel passé, l'équipe technique et la caméra semblent disparaître peu à peu, les corps et les langues se relâchent. Puis, lorsque nous avons chacun épuisé le réservoir de nos attentes respectives, parfois au bout de quelques minutes, parfois après plusieurs heures, c'est alors que surgit une vérité qui surpasse et sublime l'intention initiale de la séquence.

C'est là qu'à travers les mailles d'une cage, on percevra dans le ton de la réponse qu'elle donne à Rusber, les fissures dans l'armure de Nena ; que dans le silence qui suit le « tu me manques » qu'Eve dit à Rusber au téléphone, on saisira toute la distance qui les sépare ; qu'à travers sa réflexion dans le miroir d'un bar, on captera au sein d'une anecdote sur ses rêves d'enfance, tout le chemin parcouru par Rusber.

Des moments de paroles seul avec la caméra

Cependant, je ne m'interdirai pas de susciter et capter également la parole de Rusber seul, dans sa chambre d'étudiant ou au refuge, dans un endroit de la forêt qui se vide des installations et des traces de son enfance. Nous plongerons alors dans l'intimité du personnage, dans sa pensée et sa parole intérieure.

LE SON POUR BROUILLER LES FRONTIÈRES ENTRE LES MONDES

La réalité sonore de Rusber est particulièrement riche. Dans les refuges notamment, elle mêle les sifflements aigus des capucins au tintement des plats en aluminium qu'ils manipulent pour se nourrir ; les vocalisations gutturales des atèles au craquement des branches sur lesquelles ils se déplacent. Selon où l'on se trouve dans la forêt, le bourdonnement assourdissant de nuées d'insectes sont ponctués des rythmes de la ville qui remontent dans le lointain. À Machia, la proximité immédiate de la route impose jour et nuit de lever la voix pour se rendre audible à travers le battement régulier des camions de marchandises. Tandis qu'à Jacj Cuisi, la symphonie nocturne de la forêt tropicale couvre d'un voile paisible les soirées sans électricité. Ces différents niveaux de complexité sonore nous obligent à utiliser certains dispositifs d'enregistrement autant qu'ils ouvrent des possibilités pour accompagner, souligner et parfois transcender les différents environnements et états émotionnels que Rusber traverse dans le film.

Pour le son direct, l'utilisation d'un micro canon s'impose, notamment pour pouvoir capter à distance les subtilités sonores des singes : leur respiration, leur mastication, leurs sifflements de plaisir ou leurs cris d'alarme. Mais il est coutume de dire qu'en forêt, on entend avant de voir. En effet, l'épaisse végétation tropicale et la multiplication des tons verts rendent difficile l'orientation uniquement par la vue et impose de tendre l'oreille à 360°. En outre, la présence humaine tend à perturber ou faire taire certains animaux autrement enclins à animer l'environnement de leur chant. Dans ces conditions, deux dispositifs d'enregistrement d'ambiances semblent être des pistes intéressantes pour capter les sons invisibles de la forêt tropicale.

Les audionaturalistes utilisent notamment depuis plusieurs années des pièges audio pour capturer les sons des animaux en leur absence. Pour les besoins du film, un boîtier tel que le SM4 Wildlife Acoustics pourra ainsi être laissé de nuit, pour enregistrer lorsque l'environnement sonore de la forêt est le plus riche. Deuxièmement, un micro ambisonique permettra de produire des tableaux sonores qui viendront enrichir le son directionnel direct et plonger le spectateur en immersion dans la forêt tropicale.

L'environnement sonore urbain pourra être traité de la même manière. Ainsi, le vrombissement des vieux bus, les vociférations des vendeurs à la sauvette et le battement des musiques latinos qui rythment l'espace public bolivien pourront être restitués dans toutes leurs couleurs. Au montage, il sera alors intéressant de mêler les chants de la forêt à ceux de la ville afin de rendre compte de l'hybridité sonore dans laquelle Rusber évolue en permanence.

La musique viendra parfois en renfort de ce travail d'hybridation. Je m'intéresse plus particulièrement aux artistes de la nouvelle vague sud-américaine, un genre musical qui mêle rythmes et compositions électroniques avec des sonorités andines et amazoniennes. Les compositeurs et producteurs utilisent parfois des sons de la forêt, d'oiseaux ou d'autres animaux, qu'ils échantillonnent et transforment pour créer leurs mélodies.

LA ROUTE COMME ESPACE D'EXPRESSION DU POLITIQUE

Enfin, reliant les deux pôles opposés, mais complémentaires de l'histoire que sont les refuges et la ville, la route apparaîtra sous deux angles. D'une part, les chantiers de construction permettront de visualiser la menace qui pèse sur Machia et de faire ressentir l'urgence de sa relocalisation. À l'est du refuge, plusieurs sections d'autoroute sont déjà terminées. À l'ouest, vers Cochabamba, les chantiers se heurtent à des conditions dantesques liées aux contreforts andins, aux précipitations et à la végétation tropicale. En empruntant la vieille route qui, par la force des choses, maintient du service, on serpente ainsi le long de sections inachevées, où les bulldozers et les hommes qui les opèrent semblent engagés dans un combat sans répit avec la forêt et les éléments.

D'autre part, lors des trajets que Rusber effectue dans des minibus surchargés, les bords de route parsemés de maisons de fortune peintes de slogans témoigneront d'une situation politique bolivienne en effervescence. Lorsqu'il s'endormira pour rêver des singes, je filmerai les avenues grouillantes de camions, de motos-taxis et de vendeurs ambulants qui surgissent à la lumière des phares, avant de disparaître aussitôt dans l'obscurité d'une nuit bolivienne peuplée par toute une faune de vaches, de caïmans et de capybaras. Ainsi, sans chercher à forcer la métaphore, être attentif à cette route chaotique, c'est bien sûr une façon d'être sensible au cheminement d'un jeune homme à la croisée des chemins, dans un pays où les décisions politiques en matière d'écologie et de développement se dessinent à même les paysages de la forêt tropicale.



CV DE L'AUTEUR/RÉALISATEUR

GASPARD RENAULT

ANTHROPOLOGUE – RÉALISATEUR

+33 6 76 33 92 39 | gasprenault@gmail.com



FORMATION

DOCTORAT EN ANTHROPOLOGIE - 2017-2021

LADEC, UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON II

RÉSIDENTE D'ÉCRITURE – PRINTEMPS 2020

ÉCOLE DOCUMENTAIRE DE LUSSAS

MASTER D'ANTHROPOLOGIE – 2015-2017

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON II

TÉLÉPILOTE DE DRONE – 2015

TÉLÉPILOTE SAS

DIPLÔME D'ASSISTANT À LA RÉALISATION D'ŒUVRES CINÉMATOGRAPHIQUES – 2006-2009

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ÉTUDES CINÉMATOGRAPHIQUES (PARIS)

EXPÉRIENCES PROFESSIONNELLES

RECHERCHE

EXPERTISE SCIENTIFIQUE COLLECTIVE SUR LE LYNX EN FRANCE 2022-2023

MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE – UMR 7206 ÉCO-ANTHROPOLOGIE

Chargé de recherche

RENCONTRES ANIMALITAIRES. ETHNOGRAPHIE DU DEVENIR INTERSPÉCIFIQUE EN BOLIVIE. 2017-2021

LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE DES ENJEUX CONTEMPORAINS – AXE 2 LES FRONTIÈRES DU CORPS ET DU VIVANT

Doctorant

AUDIOVISUEL & SPECTACLE VIVANT

RÉALISATEUR, OPÉRATEUR CAMÉRA

SHARING PRODUCTIONS - GREAT PICTURES PRODUCTIONS - PANPAN FILMS

Documentaires, lives, clips

OPÉRATEUR LUMIÈRE 2013-2015

OPÉRA NATIONAL DE PARIS BASTILLE

PUBLICATIONS

2023

« Explorer la jungle avec les pumas. Une expérience ontologique paradoxale »

Cahiers de recherches sociologiques [Concevoir les existant.e.s – Les subjectivités autres qu'humaines en sciences sociales], 69

2021

« Du safari animalitaire en Bolivie au selfie éthique sur les réseaux sociaux »

in M. Cros, B. Frerot, M. Girard, G. Renault (eds) Safaris et selfies., Paris; L'Harmattan

2020

« (Ré)apprendre à être un animal. Carrières interspécifiques en Bolivie »

Anthropologica, 62, p.119-128

2020

« Les animaux en ethnographie. Quelles méthodes d'enquêtes, quelles postures éthiques ?

Paris - 21 et 22 novembre 2019. Compte-rendu de colloque »

Journal des anthropologues, 160-161

FINANCEMENTS, BOURSES, DISTINCTIONS

BOURSE « BROUILLON D'UN RÊVE » D'AIDE À L'ÉCRITURE DOCUMENTAIRE

SCAM, Commission de Mars 2022

QUALIFICATION CNU – SECTION 20 ANTHROPOLOGIE BIOLOGIQUE, ETHNOLOGIE, PRÉHISTOIRE

Session de Décembre 2021

Grade de Maître de conférences

PRIX DE THÈSE

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2, Lauréat 2021

PRIX DE THÈSE TILLION-RIVIÈRE

ASSOCIATION FRANÇAISE D'ETHNOLOGIE ET D'ANTHROPOLOGIE, Lauréat 2021

ALLOCATION DOCTORALE

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON II, 2017-2020

SHARING PRODUCTIONS

creating films that move your mind

La société de production audiovisuelle et cinématographique est cofondée par Frédéric Bongrain et Elisa Benoist, dans la continuité de ses 25 années d'expérience dans ce secteur.

Son objectif : collaborer avec des talents issus de son vivier francilien, partir à la découverte de nouveaux talents dans les régions, et en particulier la Région Sud où elle est implantée, se tourner vers l'international. En un mot : servir des points de vues variés. **Son désir** : participer à l'émergence de nouvelles écritures et esthétiques.

Dans son désir de **création d'œuvres ouvertes sur le monde** et dans un contexte de mondialisation de la production audiovisuelle et cinématographique, l'équipe s'associe en 2022 avec Benjamin Laurent et Nadège Lobato de Faria en vue du développement de coproductions étrangères de longs métrages, documentaires et fictions.

Sharing Productions a produit son premier long métrage documentaire pour la télévision : *L'abri* de Marie-Elise Beyne (2022 - 74' - Vosges TV, CNC, Fonds Images de la Diversité, Procirep-Angoa, Département du Gard, Proarti) et poursuit le développement de documentaires mais aussi de longs métrages de fiction en France (*Socrates* de Nader T. Homayoun) ainsi qu'à l'international avec le Chili (*Alma* de Francisco Lopez Ballo / Ballover Films).



Elisa Benoist découvre le documentaire dans les salles de cinéma en 1995 avec *La vie est immense et pleine de dangers* de Denis Gheerbrant et *Veillées d'armes* de Marcel Ophüls. C'est la révélation. Littéraire et cinéphile, elle décide de se former dans cette voie et assiste un producteur dans le développement, le financement et la production d'une soixantaine de films, notamment issus de la cinématographie africaine avec Mahamat Saleh Haroun. En 2002 elle s'initie à la réalisation aux Ateliers Varan puis se tourne vers la direction de production au sein d'Avenue B Productions.

Elle collabore avec des réalisateurs issus aussi bien de la fiction que du documentaire et se passionne pour les histoires vraies, fortes, racontées dans un langage cinématographique. Pendant 15 ans, Elisa s'investit dans différentes structures (Avenue B, Agat Films, Roche Productions, BBC Studios, Schuch Productions, Rouge International, Gaumont TV, entre autres) à la production de films internationaux destinés à la télévision, au cinéma et aux plateformes SVOD - pour exemples : *Les rois de l'arnaque* (Netflix), *Les joueuses #paslàpourdanser* (cinéma), *Graines d'étoiles*, *5 ans après* (Arte), *Daft Punk Unchained* (Canal+).